

VICTOR HUGO CHEZ TOLSTOÏ

EN COMPAGNIE DE DANTE,
CERVANTES, SHAKESPEARE,
GOETHE ET JOYCE

LE JARDIN DES GÉNIES

ou

LE SEPTUOR MAGNIFIQUE

Du 1^{er} au 7 septembre 2010 avait lieu en Russie, d'abord à Moscou puis à Iasnaïa Poliana et à Tula, une grande manifestation littéraire organisée à l'initiative de la Résidence et Musée Tolstoï et de son directeur, Vladimir Tolstoï. L'idée est d'organiser un festival autour de sept génies universellement connus, originaires de sept pays. Les sept génies désignés sont Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe, Hugo, Tolstoï, Joyce. Le musée Tolstoï, qui a inauguré ce festival, aimerait le voir repris chaque année dans un pays différent, un des sept auteurs invitant en quelque sorte les autres. Cette fête littéraire a poétiquement été appelée « Le Jardin des génies. Le septuor magnifique » (*Garden of Geniuses. Magnificent Seven*)

Quand Vladimir Tostoï nous écrivit pour nous présenter ce beau projet et émettre le vœu que la Société des Amis de Victor Hugo représentât Victor Hugo et la France, nous avons immédiatement répondu avec enthousiasme, tant la manifestation annoncée nous semblait être en harmonie avec notre *Festival Victor Hugo et Égaux* et s'accorder avec nos propres souhaits : organiser des festivals pluridisciplinaires, promouvoir la littérature, dépasser les limites étroites de nos frontières.

La réussite de ce premier « septuor magnifique » prouve bien que la littérature est universelle et que la différence des langues n'exclut ni la compréhension ni les affinités.

*

Le mardi 31 août, nous arrivons à 22h 50 à l'aéroport Domodedovo de Moscou. Mais à Paris, il est deux heures plus tôt. Une jolie jeune femme blonde nous accueille avec un sourire. C'est Youlya Vronskaya, qui a pris le relais d'Olga Glazounova, dans nos échanges de courriers électroniques. Olga, qui écrit et parle très bien le français, était partie en vacances début juillet. Youlya, elle, maîtrise l'anglais. Nous avons dû correspondre dans cette langue en la torturant beaucoup. Shakespeare... et Youlya ne nous en ont pas voulu, du moins nous l'espérons. Donc, voilà Youlya dont nous avons jusqu'ici seulement entendu la voix au téléphone. Elle nous conduit à un très grand bus : il est là rien que pour nous. Durant le trajet, Arnaud (Laster) qui parle mieux l'anglais que moi et qui, à l'évidence, est moins fatigué, pose quantité de questions à la jeune femme qui y répond de bonne grâce. Nous mettons environ une heure pour arriver à l'hôtel : un



exploit, nous dirons les représentants des autres auteurs qui ont mis presque deux heures pour faire le même trajet. Notre arrivée tardive nous a évité les gros embouteillages, presque permanents dans Moscou. Youlya nous confirme que nous sommes libres, le lendemain, pour visiter la ville. Elle nous demande seulement d'être à 17h dans le hall de l'hôtel afin de nous rendre tous ensemble à l'exposition prévue sur les illustrations des œuvres de nos auteurs au musée Pouchkine. Mais elle nous donne rendez-vous pour le petit-déjeuner afin que nous fassions connaissance des autres invités. Elle nous remet des sortes de badges avec des rubans à mettre autour de nos cous : ils portent nos noms et une photo de Victor Hugo transformée en H. Chaque auteur sera ainsi symbolisé par la lettre qui commence son nom et son portrait-lettre arboré par ses représentants. Nous n'aimons pas, habituellement, les étiquettes, mais celle-là nous fait grand plaisir et nous ne manquerons pas de mettre nos badges « Hugo » tout au long de la manifestation.

Mercredi 1^{er} septembre. A 9 h, pendant le petit déjeuner, nous faisons la connaissance de Delia Garratt et Lincoln Clarke (Shakespeare), Ulrik Dillmann, Angela Egli et Utha Tannhäuser (Goethe), Carmen San Jimenez et Macu Ledesma Cid (Cervantès), Enrico Malato et Mme Malato (Dante), Mark Traynor (Joyce), Galina Alekseeva (Tostoï). Les seuls noms de nos compagnons nous rendent euphoriques : Carmen, Tannhäuser et le Cid ! Voilà qui est de bon augure.

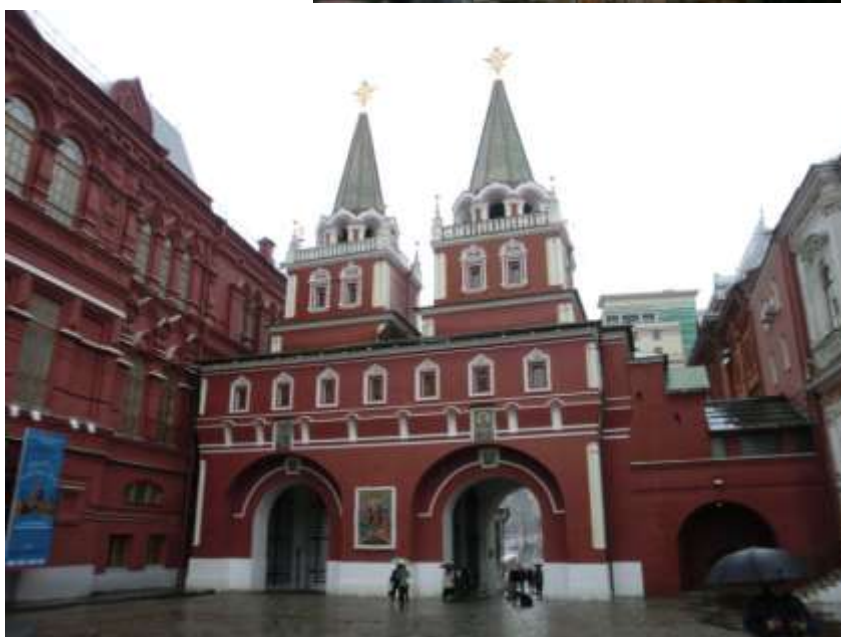
Nous décidons d'aller ensemble à la découverte de la ville car le métro moscovite nous effraie un peu. Mais Galina a la gentillesse de nous accompagner jusqu'à la place Rouge. Les escalators du métro de Moscou sont vertigineux : très pentus et si longs qu'on a l'impression de ne jamais en voir le bout. Nous nous faisons presque l'effet de Dante suivant Virgile dans les profondeurs de l'enfer.



Comme Dante, nous en remontons, et nous voilà face au prestigieux théâtre du Bolchoï. Les 20 et 21 septembre s'y donnera le ballet *La Esmeralda*, d'après *Notre-Dame de Paris* (musique de Pugni, chorégraphie de Marius Petipa sur un argument de Jules Perrot).

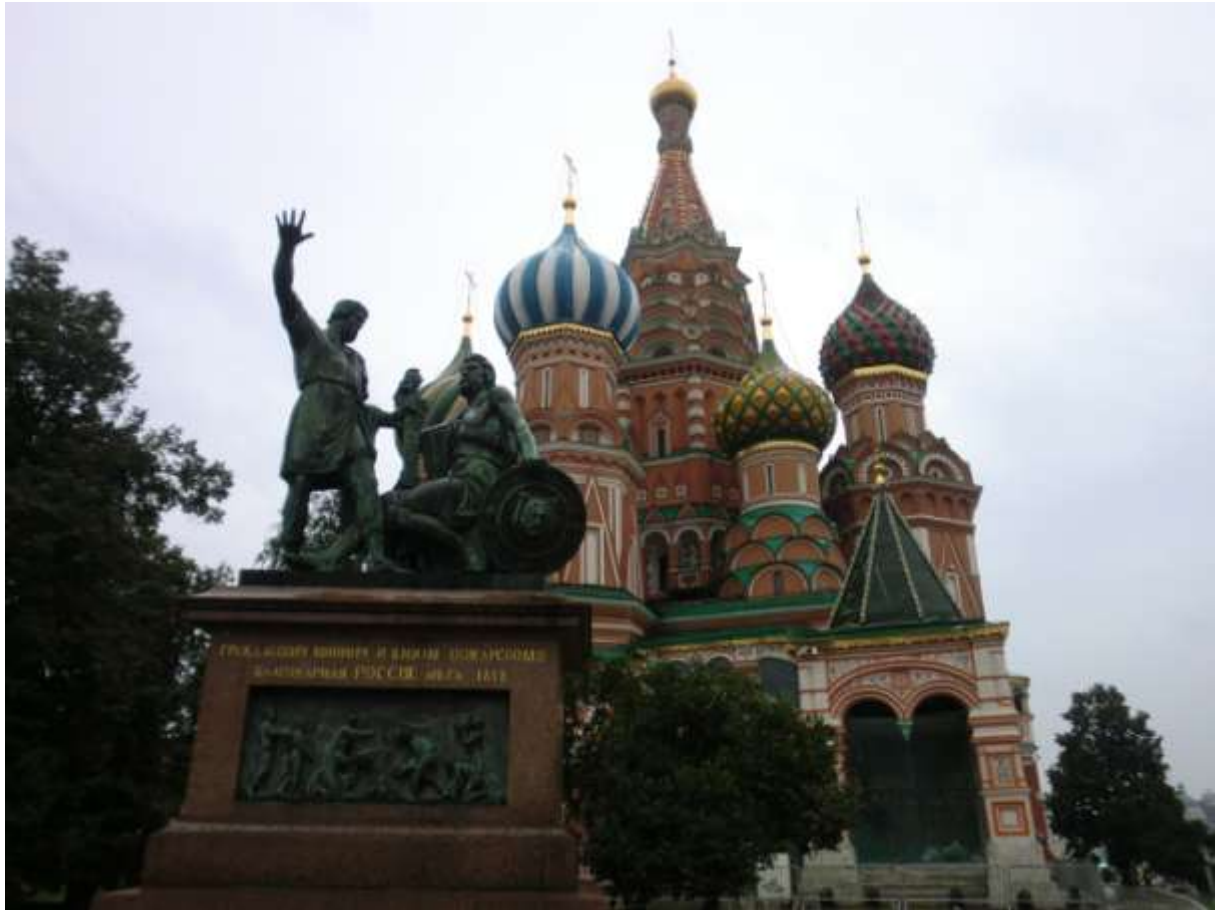
Galina nous conduit jusqu'à la place Rouge. Chacun reprend son indépendance mais Utah propose de se retrouver à 15h pour regagner ensemble l'hôtel. En ce premier jour du mois de septembre, il fait froid et il pleut. Nous avons pris quelques lainages mais nous ne sommes pas très bien équipés. Même nos amis anglais sont surpris par le temps et Lincoln Clarke part s'acheter un manteau. Nous découvrons non sans étonnement le rose vif des bâtiments, les couleurs de la cathédrale Basile-le-Bienheureux, puis nous nous réfugions dans un centre commercial à proximité d'où émane une douce chaleur.

Le théâtre du Bolchoï



La place Rouge





Cathédrale Saint-Basile

Nous armant de courage, nous entreprenons d'aller voir le célèbre mausolée de Lénine. Dehors, nous sommes arrêtés par une pluie agressive et un froid mordant. Nous rentrons dans le centre commercial. Un ami, à qui nous raconterons cette mésaventure nous consolera en nous disant : « Mais c'est le GOUM ! Ce centre commercial est une des curiosités qu'il faut avoir vues ! ». Il a visité Moscou il y a plusieurs années et se souvient de magasins qui proposaient tous la même chose. À présent, ce sont des boutiques de luxe qui se sont installées dans le « GOUM », celles que l'on peut voir rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris.

16h. Nous commençons à nous rendre compte que nos idées reçues sur les nationalités sont bel et bien des clichés sans fondement. Nos Allemandes sont en retard alors que les Espagnoles sont ponctuelles. Cet effritement de nos idées reçues ne cessera de s'opérer tout au long du séjour, ce qui nous réjouit au plus haut point. Ainsi, les membres de l'équipe des Anglais, avec qui nous partageons le petit-déjeuner le lendemain, ne le prennent pas « à l'anglaise » mais se contentent d'une boisson chaude et de quelques tartines. Il est vrai qu'ils ont apporté leur confiture (« marmelade ») dans leurs bagages et que l'un d'eux se plaindra de la qualité du thé, ce qui correspond un peu mieux à notre idée des Anglais. En revanche, ils sont expansifs, joyeux, extravertis, alors que le représentant de l'Italie et de Dante est plus réservé au départ.

17h. Nous retrouvons Julia et Olga dans le hall de l'hôtel. Olga, dont nous avons fait la connaissance le matin, est aussi jeune et aussi jolie que Julia. Elle a de grands yeux bleu pervenche, des cheveux roux attachés qu'elle dénoue souvent le soir comme une pluie d'étoiles. La qualité de son français est exceptionnelle. Elle nous explique qu'elle a été étudiante à l'Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle. Arnaud, qui enseigne dans cette université (partenaire principale du *Festival Victor Hugo et Égaux*), s'en réjouit : ils



échantent quelques mots sur les enseignants dont elle garde un excellent souvenir.

Nous prenons le grand bus pour le musée Pouchkine où a lieu l'inauguration de l'exposition des illustrations d'œuvres de nos écrivains. Nous n'avons malheureusement pas, n'étant pas une maison d'écrivain comme les autres institutions présentes, pu apporter des originaux : nous n'en avons que sous formes de livres très lourds. On nous boude les reproductions que nous avons mis beaucoup de temps à scanner avec soin. Tant pis... Pour les remplacer sont proposés des dessins, pour la plupart inspirés à des artistes russes contemporains par *Notre-Dame de Paris*. Ce roman semble aussi fameux – en Russie comme ailleurs – que *Les Misérables*. Vladimir Tolstoï, dont nous faisons la connaissance, inaugure l'exposition. C'est un homme jeune, aux yeux très vifs, enthousiaste, débordant d'énergie, souriant. Il sera présent à toutes les manifestations et animera toutes les tables rondes. Il nous paraît immédiatement très sympathique et peu conformiste, ce qui nous plaît bien. Ensuite, un représentant de chaque institution prend la parole pour présenter son auteur. Nous entendons successivement Carmen San Jimenez, Ulrik Dillmann, Enrico Malato, Lincoln Clarke, Mark Traynor et Arnaud Laster.



Carmen San Jimenez
Enrico Malato



Olga Glazonouva et Arnaud Laster



Lincoln Clarke et Ulrich Dillmann

De gauche à droite : Youlya Vronskaya,
Mark Traynor, Evgeny Bogatyrev
(directeur du Musée Pouchkine),
Vladimir Tolstoï.

Le directeur du Musée Pouchkine nous offre ensuite une visite guidée de la maison de ce génie littéraire russe. Elle conserve le souvenir de sa famille, de ses œuvres, du décor de sa vie et dégage, comme beaucoup de maisons d'écrivain, un je ne sais quoi d'émouvant, comme si l'ombre du disparu planait dans les lieux où il a aimé, écrit, été heureux ou malheureux. J'entends dans ma tête un air de *La Dame de pique* de Tchaïkovsky, un de mes opéras préférés, inspiré par une œuvre de l'ancien maître des lieux : « Il me dit je vous aime/ et je sens malgré moi / je sens mon cœur qui bat/ qui bat/ je ne sais pas pourquoi... » Nous aurons quelques jours plus tard une preuve de la force de l'imagination. Noël O'Grady, ténor irlandais qui chantera au cours du spectacle proposé par les représentants de Joyce, se trompera de chemin en se rendant sur la tombe de Tolstoï et se retrouvera devant une grande plaque de pierre. « Une grande émotion m'envahit, nous expliquera-t-il, jusqu'au moment où je m'aperçus que je m'étais trompé et que je n'étais pas devant la tombe du grand homme ».

La soirée se termine par un somptueux buffet offert par le musée, ce qui donne l'occasion de faire plus ample connaissance avec les représentants des divers pays. Le champagne aidant, je tente pour ma part de rassembler mes connaissances en italien et j'engage la conversation avec Mme Malato, qui s'occupe avec son mari Enrico, de la Maison de Dante à Rome et dirige avec lui une maison d'édition, « Salerno Editrice ». La plupart de nos amis s'exprimant surtout en anglais, elle est heureuse de pouvoir bavarder avec moi. Elle me parle des activités de Salerno Editrice et de la jeune femme qui viendra dimanche faire la prestation théâtrale des Italiens : celle-ci a appris *La Divine comédie* par cœur et peut interpréter n'importe quel passage à la demande du public. Enrico Malato nous rejoint et évoque lui aussi avec émotion cette actrice hors du commun qui a réussi à tenir en haleine deux soirs une salle de 300 personnes jusqu'à une heure avancée de la nuit. M. et Mme Malato sont comme nous quand nous parlons de Victor Hugo. Nous comprenons que Dante partage et embellit leur vie. Il est leur ami, leur proche, leur confident, leur réconfort. Il n'est donc pas étonnant que cette prodigieuse comédienne qui, elle aussi, a choisi de vivre avec Dante, soit pour eux une sorte d'héroïne. Pour parodier un passage célèbre de *La Esmeralda* (le livret de Hugo), l'enfer avec Dante, c'est leur ciel à eux ; d'autant plus qu'ils sont sûrs d'accéder ensuite au *Paradis*. Une des représentantes allemandes de la ville de Weimar, qui gère la maison de Goethe, Angela Egli, se joint à nous. Elle ne parle pas l'italien et je me replonge donc dans mon anglais approximatif en lui expliquant que nous avons visité la belle maison de Goethe à Francfort cette année, en revenant de Dresde où nous avons donné une conférence sur les opéras adaptés de *Notre-Dame de Paris*. Elle semble presque vexée : « Eux, dit-elle, présentent la vie de Goethe ; nous, nous mettons en avant son œuvre... ». Je lui réponds que je n'en doute pas et que j'aimerais beaucoup connaître la maison de Weimar. Puis nous nous engageons dans une conversation en langue française avec Olga qui reparle de Paris 3 et de ses professeurs. Arnaud lui promet de transmettre son bon souvenir à ceux qu'elle a le plus appréciés.

Jeudi 2 septembre. Après le petit-déjeuner nous nous rendons à pied au Salon du livre de Moscou : il n'est pas très loin de notre hôtel. C'est sans doute la journée la plus ensoleillée et la plus chaude de tout notre séjour et nous traversons avec plaisir un grand jardin où les monuments érigés par l'ex-U.R.S.S. voisinent avec des affiches publicitaires. Les membres de notre groupe commencent à mieux se connaître : nous bavardons et plaisantons dans un peu toutes les langues tout au long du parcours.

Nous devons présenter à la presse le *Jardin des génies* et, là encore, un responsable de chaque institution ou association prend la parole. Chaque langue est traduite en russe. Pour nous, Français, c'est comme toujours la charmante Olga qui est l'interprète. Vladimir Tolstoï présente la manifestation et Tolstoï, son illustre arrière-arrière grand-père, puis la parole est donnée aux représentants de Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe, Hugo, Joyce qui parlent de leurs auteurs mais aussi du spectacle proposé par chaque pays. Une journaliste semble

particulièrement intéressée et pose plusieurs questions auxquelles répond Vladimir Tostoï.



De gauche à droite : Arnaud Laster, Lincoln Clarke, Ulrich Dullmann, Vladimir Tolstoï, Enrico Malato.





À droite : Carmen San Jimenez.

Nous rejoignons le stand du musée Tolstoï où nous attend une collation... sous l'œil de Tolstoï qui semble nous trouver bien futiles...



Enrico Malato, Arnaud Laster, Utha Tannhäuser, Angelika Egli, Ulrich Dullmann

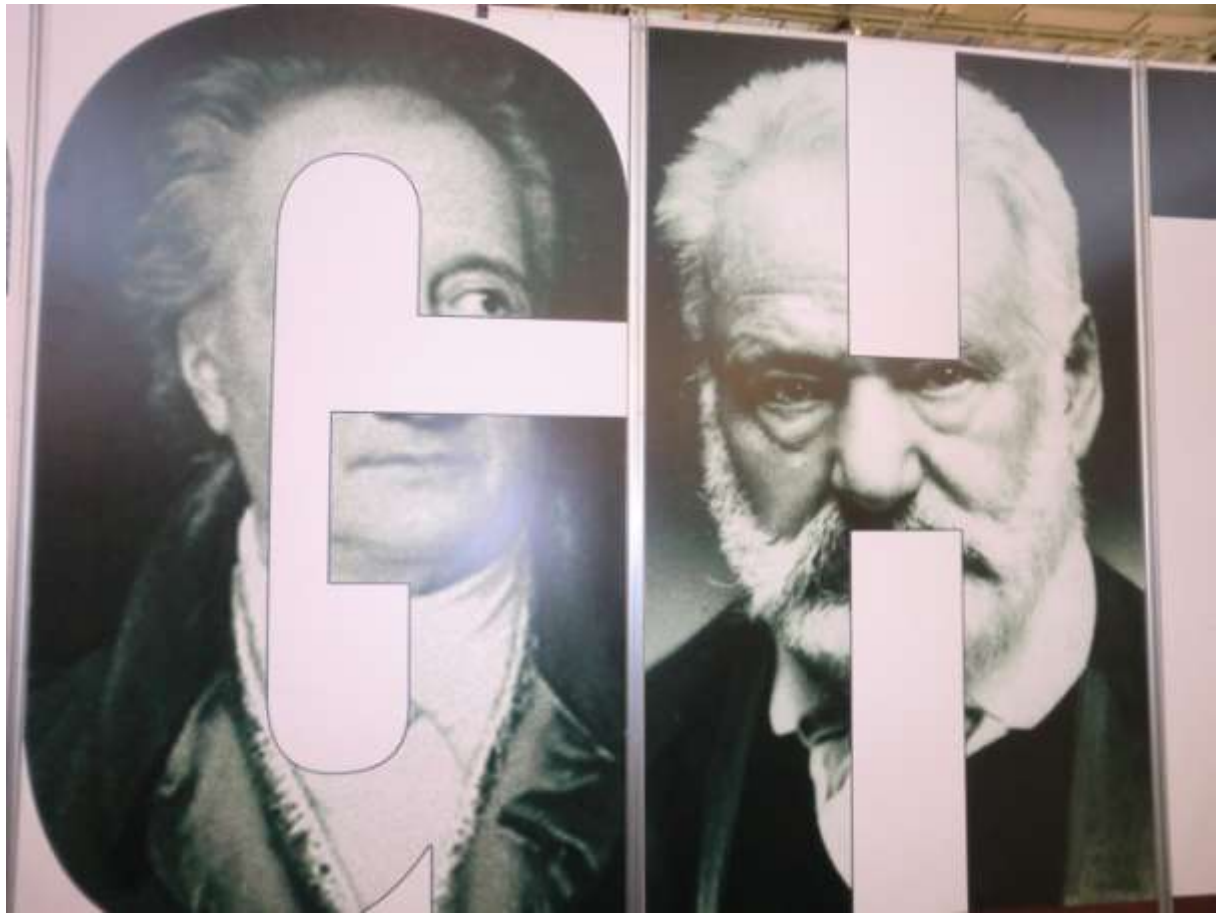


Au-dessous d'une autre photo de l'auteur d'*Anna Karénine* figure une citation qui nous appelle à la réflexion :

« Il n'y a pas de temps, il y a seulement maintenant, le moment. Et toute notre existence tient dans ce moment. C'est pour cela que nous devons porter tous nos efforts sur ce moment ».

Ulrich Dillmann nous annonce qu'il doit repartir pour Weimar. Arnaud lui explique pourquoi, à son avis, Hugo n'aimait pas beaucoup Goethe, au point de ne pas le mettre parmi les génies de l'humanité dans son livre intitulé *William Shakespeare* (alors que les autres auteurs du *Jardin des génies* y figurent, à l'exception de Tolstoï, que notre poète n'a pas lu et de Joyce qu'il n'a pas pu connaître). Goethe a d'abord admiré la poésie de Hugo comme en témoigne l'éloge qu'il en fait dans une lettre à son ami Eckermann en 1827 : « Il possède un talent remarquable et sur lequel la littérature allemande a marqué son influence ». Mais il a ensuite critiqué avec férocité *Notre-Dame de Paris* : « C'est le livre le plus abominable qui ait jamais été écrit¹ » et Hugo, s'il a bien eu connaissance de ce jugement, a pu en concevoir quelque amertume. Il lui reprochera surtout son « indifférence » politique. Nous regardons tous avec amusement les photos des sept génies : Hugo et Goethe sont à côté l'un de l'autre et donc réconciliés par Tolstoï.

¹ Voir Arnaud Laster, *Pleins feux sur Victor Hugo*, Comédie-Française, 1981, p.120.



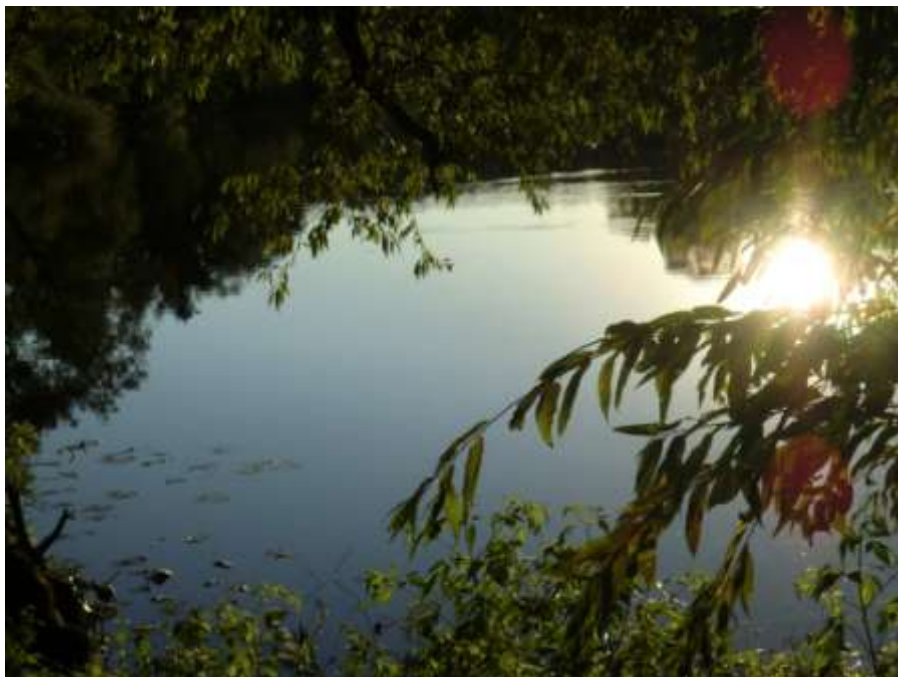
Pour achever cette réconciliation, Ulrich propose de prendre une photo de deux représentants des deux écrivains sous leurs portraits.



Nous déjeunons à l'hôtel avant de quitter Moscou. La capitale russe ne se laisse pas quitter si facilement, d'ailleurs. La circulation est très intense et nous mettons une heure et demie pour traverser la ville. La route pour arriver à Iasnaïa Poliana est longue aussi. Nous y parvenons vers 20h et n'avons pas le temps, le soir, de découvrir la Maison de Tolstoï et le domaine qui l'entoure. Nous nous installons dans nos chambres, ou plutôt dans nos appartements, car nous sommes logés dans de spacieuses suites, puis nous nous retrouvons tous pour dîner. Il Signor et la Signorina Malato ainsi que leur interprète russe nous invitent à rejoindre leur table et à partager avec eux une bouteille de vin. Arnaud n'a jamais étudié la langue italienne mais elle lui est familière à cause des livrets d'opéra. C'est donc sans trop de difficultés qu'il participe à la conversation, mêlant français et italien. Nous parlons de Rome et de Paris, de Dante et de Victor Hugo. Nos amis italiens doivent nous quitter le lendemain. Nous échangeons nos adresses et nous promettons de correspondre. Nous nous retrouverons à Paris, à Rome ou à... Iasnaïa Poliana.

Vendredi 3 septembre. Nous sommes surpris par la fraîcheur des températures. J'ai enveloppé mon cou d'une écharpe, mis un manteau de laine, mais j'ai tout de même très froid. Nous apprenons que les spectacles auront lieu en plein air. Galina tente de nous persuader que nous ne nous transformerons pas en stalactites : « Il y aura des couvertures... ». Nous ne sommes guère rassurés. Carmen s'étonne de notre désarroi. « C'est en souffrant qu'on devient un homme... ou une femme », nous dit-elle. Je lui réponds que pour nous c'est trop tard (au cas où nous ne serions pas devenus l'un et l'autre). La journée se poursuit par la visite de la propriété de Tolstoï. C'est l'enchantement de ce vendredi (sans saint). Nous pénétrons dans le domaine par une grande allée bordée d'arbres qui s'embrassent dans le ciel. Sur la gauche, un petit lac où se reflètent feuillages, fleurs et soleil. A chaque entrée chez Tolstoï, la lumière changera, et le lac montrera différentes beautés, mêlant couleurs et ombres, jouant de ses effets miroirs.







Un peu plus haut à gauche une maison qui fut celle du grand-père de Tolstoï et partout des pommiers : nous apprendrons que Tolstoï les aimait beaucoup. Des chevaux se promènent dans les champs aussi des chiens, des chats, des poules, et des oies que l'on ne gavera pas - Tolstoï était devenu végétarien dans la deuxième moitié de sa vie. Sur la gauche, des ouvriers sont en train de monter les tréteaux du théâtre où auront lieu les manifestations. Je m'inquiète un peu pour le son : nos acteurs arriveront-ils à se faire entendre ? Nous continuons à monter l'allée bordée par les grands arbres. Galina nous sert de guide. Elle nous conduit jusqu'à la grande maison blanche qui fut celle de Léon Tolstoï. Entourée d'arbres encore, de fleurs et de beaucoup de chats, elle semble comme hors du temps.



Un des félins a élu domicile sur les chaussons que nous sommes invités à mettre avant d'entrer chez le grand écrivain russe. Tolstoï, qui refusait le luxe, la trouvait, paraît-il, trop somptueuse, cette belle et vaste maison. Galina est une commentatrice experte et érudite et nous apprend beaucoup de choses sur la vie et sur l'œuvre de Tolstoï. Quelques points communs avec Hugo me frappent : même volonté, notamment, de faire une œuvre engagée et



de combattre les ennemis du progrès. Même choc de l'un et l'autre en assistant à l'horreur d'une exécution capitale (Tolstoï qui vit cet éprouvant spectacle à Paris en éprouva longtemps du dégoût pour la France). Même croyance en un Dieu débarrassé des religions. Le grand écrivain russe admirait beaucoup notre auteur. Galina nous apprend que se trouvent dans la bibliothèque d'Iasnaïa Poliana plusieurs livres de Hugo annotés par Tolstoï. Nous lui disons que nous serions, bien sûr, fort curieux de ces livres.

La petite chambre est simple et contraste avec la salle à manger, plus bourgeoise. Là encore on pense à Hugo qui avait construit avec art et amour sa splendide «Hauteville House» de Guernesey mais qui s'était réservé une chambre modeste tout en haut. De très nombreuses photos – prises par l'épouse de Tolstoï – nous aident à imaginer la vie du grand homme et des siens. Comme notre poète qui fut beaucoup photographié par son fils Charles et son ami Auguste Vacquerie, un grand nombre des « moments » vécus par Léon Tolstoï, si précieux pour lui, ont ainsi été éternisés. Vers la fin de sa vie, il habitait surtout le sous-sol, qu'il trouvait moins luxueux. Ce refus du luxe le conduisit à quitter sa maison et sa famille le 28 octobre 1910. Après avoir rencontré quelques personnes de confiance et envisagé de partir s'installer dans une petite isba où il vivrait seul et sans domestiques, il eut un malaise en prenant le train et descendit à la gare d'Astapovo. C'était le début d'une pneumonie. Le chef de gare mit sa maison à sa disposition. Il y mourut le 7 novembre².



² Merci à Olga de m'avoir aidée à préciser certains points au sujet des derniers jours de Tolstoï.



Si Tolstoï appréciait Hugo, il ne semble pas, en revanche, avoir beaucoup aimé Shakespeare. Lincoln Clarke et Delia Garatt ne s'en froissent pas. Il ne trouvait pas chez Shakespeare cet aspect social qu'il recherchait, explique Lincoln. À notre grande satisfaction, c'est Hugo, cette fois, qui joue les conciliateurs : son amour de Shakespeare était sans réserves.

La visite terminée nous nous rendons sur la tombe du grand homme. Difficile d'imaginer plus modeste sépulture. Il l'avait voulue ainsi : recouverte d'herbe, sans ornements. Il faut vraiment savoir que ce monticule rectangulaire gagné par la verdure est un tombeau. Hugo, lui, avait souhaité être mené à son tombeau dans le corbillard des pauvres. Il ne se doutait pas qu'on lui réservait le Panthéon...



Tombeau de Tolstoï



Ce tombeau veillé par les arbres et presque invisible sous l'herbe qui le recouvre me fait penser à la tombe de Jean Valjean qui disparaît peu à peu dans la nature. Tout ne nous ramène-t-il pas, d'ailleurs, à Hugo ? Nous sommes le 3 septembre, date donnée par le poète au célèbre « Demain dès l'aube » qui raconte sa marche « par la forêt » et « par la montagne » dans le but d'arriver le 4 septembre, jour anniversaire de la mort de Léopoldine, devant sa tombe, pour y déposer un bouquet de houx vert et de bruyère en fleurs.

Dans l'après-midi, à la demande de Vladimir Tolstoï, nous nous retrouvons pour réfléchir à la manière de promouvoir ce festival, de faire qu'il puisse chaque année être repris par un des sept pays. Lincoln Clarke, approuvé par Mark Traynor, pense qu'il faut développer un site qui permettra de faire connaître *Le Jardin des génies*. Cette première étape lui paraît vraiment nécessaire. Nous pensons de notre côté qu'un site commun serait en effet très utile. Mais le plus important n'est-il pas de trouver des financements ? Il faudrait tenter de nous associer à d'autres institutions liées à nos auteurs, de chercher à intéresser les ministères, les mécènes potentiels. Nous avons bien conscience, cependant, de la difficulté de ces démarches, ayant de plus en plus de mal, de notre côté, à trouver des financements pour notre *Festival Victor Hugo et Égaux*. Arnaud revient sur la ressemblance entre ce festival et *Le Jardin des génies* et dit que l'association de ces sept grands pourrait donner lieu à des événements passionnants et à des échanges particulièrement intéressants. Il serait très curieux, par exemple, d'entendre l'opéra de César Cui d'après *Angelo, tyran de Padoue* ou celui de l'Espagnol Pedrell d'après *Notre-Dame de Paris*. Nul ne doute de l'enrichissement culturel que constituerait ce festival multilinguistique et pluridisciplinaire. Reste à trouver le carburant qui fera avancer le véhicule magique...

Vladimir Tolstoï propose de tous se retrouver à la fin de ce premier festival pour penser à l'avenir.

Le soir, le spectacle est consacré à l'hôte des lieux, Léon Tolstoï, avec une adaptation cinématographique d'*Anna Karénine*, film réalisé par Sergey Solovyev, metteur en scène très réputé en Russie. Nous nous couvrons de notre mieux et nous enveloppons dans les couvertures mais le froid est assez pénétrant. Sergey Solovyev vient présenter son film en russe. La pluie tombe. On lui apporte un parapluie mais il ne se laisse pas troubler pour si peu et poursuit sa présentation qui pourrait s'appeler « Parlons sous la pluie ». La pluie, vexée de l'indifférence qu'il a pour elle, s'arrête, tandis que la nuit s'installe. Les chiens aboient. Ils ont à l'évidence leur mot à dire mais il n'a pas été prévu de traduction simultanée pour eux.

Youlya, qui est assise à côté de Carmen et Macu, nos amies espagnoles, leur traduit en anglais les propos de Sergey Solovyev. Macu, de temps en temps, me transmet gentiment des extraits de cette traduction. Le réalisateur pense que seule une femme russe peut interpréter correctement *Anna Karénine*, ce qui me paraît surprenant : ce chef-d'œuvre n'est-il pas universel, comme toutes les grandes œuvres ? Anna, qui n'est pas sans quelques ressemblances avec notre Emma Bovary, ne peut-elle pas être aussi bien incarnée par une Américaine que

par une Espagnole, une Chinoise ou une Russe ? Après un entracte – on attend que la nuit ait totalement envahi le domaine –, la projection peut avoir lieu. La réalisation est soignée et les protagonistes sont convaincants. Mais je perds une partie du texte en anglais – certains mots m'échappant – et je suis un peu trop glacée. D'autre part, je n'ai pas relu *Anna Karénine*, roman dévoré à l'âge de 14 ans, et ne peux donner une appréciation très éclairée sur



l'adaptation elle-même. Mais j'ai très envie de me replonger dans cette œuvre et dans d'autres de Tolstoï... C'est le but de ce festival, inciter à lire les 7 génies du jardin extraordinaire et d'autres auteurs.

Nous retrouvons à l'hôtel nos acteurs de « l'équipe Victor Hugo »: Yann Coeslier, Virginie Kartner, Jérôme Keen et Jean-Paul Zennacker, arrivés en début de soirée. Je leur apprend que *Répétitions mouvementées*, que nous présentons le lendemain, se donnera en plein air et qu'il va falloir donner de la voix. Virginie s'inquiète du froid. Je lui conseille la prudence ; il faudra qu'elle se couvre, quitte à ne pas mettre sa jolie tenue de Sarah moderne : pantalons de soirée rentrés dans des bottes et tunique très décolletée, pour suggérer chez la grande actrice un mélange d'intense féminité et une audace d'amazone libre. Notre dîner du soir est festif et Vladimir Tolstoï vient nous rejoindre : nous lui présentons les interprètes de Mounet-Sully, Sarah Bernhardt, Paul Meurice et... Victor Hugo. Il les accueille avec la chaleur que nous lui connaissons.

Olga, à qui j'ai confié à quel point j'avais souffert du froid, promet d'apporter des vêtements plus chauds le lendemain. Le lendemain, en effet, elle me montre dans sa voiture une grosse veste fourrée et me demande si je la veux pour le soir. J'accepte avec joie. La jolie fiancée de Mark Traynor, une Asiatique toute menue et fragile, se voit proposer elle aussi un manteau matelassé, très épais. Elle pourra, comme moi, affronter les morsures de la nuit froide.

Samedi 4 septembre. Nous nous retrouvons tous devant le théâtre monté en plein air. Les acteurs ont deux heures pour répéter et se familiariser avec le lieu. Jean-Paul hésite à utiliser des micros et se demande si on ne pourrait pas rapprocher la scène du public. Cela paraît difficile. Les acteurs commencent à faire un essai de filage. Arnaud s'est installé au premier rang et moi beaucoup plus loin. Nous n'entendons pas la moitié du texte. Jean-Paul se résout donc à utiliser des micros. Les techniciens, d'une grande gentillesse, proposent d'installer des micros tout autour de la scène, ce qui évitera aux comédiens de porter des amplificateurs sur eux. Deuxième essai. Le vent se met à hurler et les chiens du domaine aussi. Les micros sifflent. Et comme nous ne jouons pas *Du vent dans les branches de sassafras*, c'est plutôt gênant. Tout le monde se résout aux micros personnels, fixés sur les oreilles et descendant devant la bouche. « Ce n'est pas possible », répondent, désolés, les techniciens, « il n'y en a que deux ». Jean-Paul pense qu'il n'y a plus qu'une solution : limiter au minimum la mise en



scène et le jeu dans l'espace, donner les deux micros personnels à Yann et à Virginie, et mettre deux micros fixes sur le côté qui seront utilisés par lui et par Jérôme. Ce dernier se désole : comment va-t-il jouer la scène où il rampe par terre, quand il incarne Febvre répétant le rôle de don Salluste ? Jean-Paul lui conseille, puisqu'il ne pourra guère se déplacer, d'adopter quelques gestes significatifs et de modifier quelques éléments de son jeu. Les techniciens acceptent d'avancer une partie des tréteaux. Les acteurs se retrouvent donc sur un plateau très étroit, avec deux micros fixes et deux micros personnels. Mais Virginie et Yann doivent prendre garde à ne pas trop se rapprocher l'un de l'autre, à cause des effets Larsen. Je m'attends au pire. Mais que faire d'autre ? Advienne que pourra. Un chien s'approche et s'assoit pour suivre les répétitions. Espérons que c'est de bon augure.



Dernières instructions

Nous jouons l'après-midi à 16h. Le temps s'est mis de notre côté. Le soleil nous réchauffe avec générosité, le vent s'est calmé. Vladimir Tolstoï, m'apprend Olga, souhaite que je vienne dire quelques mots pour présenter ma pièce. J'explique brièvement comment a été conçu ce texte – extraits de correspondances, de mémoires d'acteurs, de textes de Hugo, collés et mêlés à des dialogues fictifs mais toujours proches de la réalité et des sources historiques – et je dis aussi que, pour des raisons techniques, les acteurs ne pourront pas opérer les déplacements prévus. *Alea jacta est*. Les acteurs sont jetés aux lions... Mais loin de vouloir les déchiqueter, les spectateurs se montrent doux et réceptifs comme la bête de Daniel. Même les chiens se taisent (quelqu'un me le fera remarquer plus tard). Yann, Virginie, Jérôme et Jean-Paul, sentant qu'ils doivent se surpasser... se surpassent. Vadim, le traducteur de la pièce, qui traduit en simultané les dialogues pour les spectateurs munis d'écouteurs, est, me dira plus tard Olga, prodigieux, mettant les intonations, jouant avec brio tous les rôles.



Sarah Bernhardt (Virginie Kartner) et Mounet-Sully (Yann Coeslier) discutent en attendant l'arrivée de Victor Hugo



Febvre (Jérôme Keen), Mounet Sullet (Yann Coeslier)
et Sarah Bernhardt (Virginie Kartner),
rèpètent *Ruy Blas*.



Febvre (Jérôme Keen) et Mounet-Sully (Yann Coeslier)
répètent *Ruy Blas*



Sarah Bernhardt et Victor Hugo discutent des intonations possibles à donner
au mot « Majesté ». Sarah Bernhardt n'est pas tout à fait d'accord. La conversation s'anime.



Victor Hugo voudrait que Mounet-Sully crie à la reine : « Parce que je vous aime ! ».
Mounet-Sully veut au contraire le lui dire avec douceur.



Victor Hugo (Jean-Paul Zennacker) félicite Sarah Bernhardt (Virginie Kartner)
pour son interprétation de la reine.



Ruy Blas (Mounet-Sully) déclare son amour à la reine.
Victor Hugo va-t-il apprécier l'interprétation de Mounet-Sully ?



Au moment des saluts, intervention de Mme Galina Ovtchinnika (à droite), qui félicite les acteurs et dit à quel point elle a été intéressée par tout ce qui se discute dans ces *Répétitions mouvementées*.

Mme Galina Ovtchinnika, professeur de français, vient dire qu'elle a été très sensible au spectacle. Olga nous confirmera que l'accueil est excellent, aussi bien de la part du grand public que des enseignants. « L'équipe Hugo, comme nous l'appelons avec fierté, en est heureuse. Notre prestation se termine par un extrait du récital de Jean-Paul, *Ciel bleu, ciel noir*, très apprécié aussi.

Le soir, ce sont les Allemands qui proposent un spectacle en liaison avec Goethe. Un orchestre et un chanteur sont derrière un rideau blanc. On les voit en ombres chinoises. Sur ce rideau blanc, qui devient par moments écran, sont projetées des images de l'actualité d'aujourd'hui et des dessins réalisés devant nos yeux par une artiste. Les chansons, interprétées par Johannes Geisser – voix belle et chaude – sont extraites de scènes de *Faust*. Nous pouvons suivre grâce au texte anglais distribué aux spectateurs non-russes (les spectateurs russes bénéficiant pour tous les spectacles d'une traduction simultanée).



Johannes Geisser

Dimanche 5 septembre. Le lendemain matin nous nous retrouvons dans la demeure du grand-père de Tolstoï pour une exposition James Joyce conçue par Christa-Maria Lerm Hayes, de l'Université d'Ulster.



Maison du grand-père de Tolstoï

Cet aller-retour dans la chronologie est réjouissant. Les spectacles et les lieux concourent à superposer passé et présent dans cet immense jardin où nous avons l'impression que le compte des heures s'est arrêté.

Répétitions mouvementées a été joué en costumes modernes, le texte de Faust a été mis en relation avec des événements d'aujourd'hui.

Joyce s'est installé chez le grand-père de Tolstoï. Nos auteurs sont internationaux et de tous les âges, le public aussi. Le jeune fils de Christa-Maria (il a 10 ou 11 ans) complimente Virginie sur sa prestation de la veille ...

14h 30. Nous nous rendons tous à Tula (à une dizaine de kilomètres d'Iasnaïa Poliana), où a lieu une exposition de livres de nos auteurs. Nous avons apporté un volume de l'édition originale des *Misérables*, celle de *Châtiments*, le petit fascicule sous la forme duquel a été éditée la lettre ouverte de Hugo à Lord Palmerston, documents qui nous ont été généreusement prêtés et confiés par Jean-Marc Hovasse, et nous avons pris dans notre bibliothèque l'édition illustrée de *Napoléon le Petit* (édition Hugues de 1879) qui a le mérite de ne pas peser trop lourd dans nos valises. Nos amis russes y ont ajouté quelques documents, notamment une traduction russe de *Marie Tudor* avec dédicace du traducteur à Tolstoï.



Marie Tudor, traduction russe de 1899.

Exemplaire envoyé et dédié à Tolstoï par le traducteur, M.S. Saarbékov. « À son Excellence, le Comte Léon Nikolaévitch Tolstoï, de la part du traducteur. Août, 25 – 1899. » (Merci à Olga de m'avoir traduit la dédicace et transcrit le nom du traducteur).



Arrivée des premiers visiteurs. Au fond, l'affiche du septuor magnifique. Dante, un peu anxieux, se tourne vers Cervantès et Shakespeare qui regardent du côté des visiteurs et le rassurent : « Ce sont des amis ». De l'autre côté, c'est Victor Hugo qui observe le public et dit à Goethe et à Tolstoï que tout va bien. Joyce paraît très intéressé par un coin de la salle, un peu plus loin...





Lieux liés à nos sept génies, dont on retrouve les initiales. Hugo est associé à Guernesey.



Vladimir Tolstoï introduit à l'exposition et demande à des représentants des sept auteurs de commenter les pièces exposées : Carmen San Jimenez, Delia Garratt, Arnaud Laster, Mark Traynor, Angela Egli, Galina Alekseeva. Enrico Malato, parti le 3 septembre, ne peut présenter la belle collection des éditions de Dante mais j'ai remarqué le gros volume de *La Divine Comédie* illustré par Gustave Doré, dont j'ai la chance d'avoir un exemplaire chez moi. Arnaud fait remarquer les petites dimensions de l'édition de *Châtiments* (l'article défini n'a été ajouté qu'en 1870 par Hugo), et explique que l'édition, le plus souvent sans reliure, circula clandestinement au moment de sa sortie, d'où sa petite taille. Certains exemplaires étaient même cachés dans des bustes de Napoléon III. Il remet aussi dans son contexte la « Lettre à Palmerston », ce ministre anglais qui avait refusé la grâce du condamné à mort

Tapner dont Hugo avait vainement essayé de sauver la tête. Mark Traynor fait remarquer les difficultés rencontrées par tous ces grands. Joyce a eu du mal à se faire publier, Hugo était censuré...



Vladimir Tolstoï félicite Yann Coeslier pour sa prestation de la veille.



Vladimir Tolstoï et Galina Alekseeva, qui présente les documents de Léon Tolstoï exposés.

17h. Nous assistons au spectacle italien. Maria-Teresa Martuscelli, dite Marta Scelli, explique avec beaucoup de simplicité et de science ce que Dante a voulu faire dans *La Divine Comédie* et évoque quelques cercles de l'enfer. Puis elle demande aux spectateurs de choisir un péché. Comme on pouvait s'y attendre, c'est la luxure qui emporte la palme. Maria Teresa lit le passage où Francesca da Rimini et Paolo tombent amoureux en lisant ensemble. Puis elle explique pourquoi certains péchés sont donnés comme plus graves que d'autres par Dante. Sa diction est parfaite. Nous comprenons très bien la partie didactique, très éclairante, mais le texte de Dante est parfois difficile à suivre. J'en saisis à peu près la moitié. C'est en tout cas très beau à entendre. Comme le faisait remarquer Vladimir Tolstoï au cours d'une des tables rondes, nous prenons plaisir, à plusieurs moments du festival, à écouter les musiques des différents langages même quand nous ne les comprenons pas.

Marta Scelli



Noël O'Grady

Le soir, Noël O'Grady, accompagné au piano par Suzan Keane, nous interprète des chansons qu'appréciait particulièrement James Joyce. Mélodies mélancoliques ou sentimentales, finesse de l'interprétation et de la musique, nous sommes comblés. Noël, empreint de douceur et d'une modestie touchante, ressemble à ce qu'il chante. Nous sommes tous sous le charme.

Lundi 6 septembre. Arnaud doit aller parler de Victor Hugo dans un lycée de Tula où enseigne Vadim, le professeur qui a traduit *Répétitions mouvementées* et qui nous accueille. Dans le grand couloir de ce département de français, nous découvrons une mosaïque qui représente la Tour Eiffel et Notre-Dame de Paris. Nous pénétrons dans une grande salle de

théâtre. Les élèves arrivent les uns après les autres. Au total un public d'une centaine de lycéens. Arnaud commence par leur demander ce qu'ils connaissent de Victor Hugo. *Notre Dame de Paris*, lance une jeune fille. Et quels sont les personnages de *Notre-Dame de Paris* ? Quasimodo, répond un élève. Esmeralda, dit une autre.



Arnaud leur présente le roman, ses enjeux, l'esthétique de Hugo, puis interroge à nouveau son jeune public. Que connaissez-vous d'autre de Victor Hugo ? Les réponses fusent : *Les Misérables* ! Cosette ! Gavroche ! Une jeune fille s'emmêle un peu dans ses souvenirs : Jean Myriel ! Vous confondez deux personnages, lui dit Arnaud. Non, réplique-t-elle, je voulais dire Mgr Myriel. Après quelques développements sur *Les Misérables*, Arnaud revient à la charge. Connaissiez-vous autre chose ? – La préface de *Cromwell* ! Nous sommes impressionnés...



Le directeur de l'école nous reçoit ensuite dans son bureau avec café, thé, et petits gâteaux. Arnaud lui dit que nous sommes touchés de l'accueil chaleureux que nous avons rencontré partout. « Pour nous, Russes, l'hospitalité est quelque chose de naturel », répond-il avec fierté.

Nous partons récupérer Yann, Virginie et Jean-Paul qui ont profité de notre déplacement à Tula pour visiter la ville. Puis nous regagnons Iasnaïa Poliana. Au programme de la fin d'après-midi, la prestation de « l'équipe Cervantès ». Ernesto Luis Filardi incarne Cervantès. Iria Marquez Rodriguez joue plusieurs rôles. Nous n'avons pas appris l'espagnol mais nous saisissons une partie du texte, d'autant plus qu'un résumé en anglais de chaque scène nous aide à comprendre ce qui se passe. Ernesto et Iria ont une indéniable présence et interprètent avec brio un texte écrit par Ernesto. Ils nous racontent un peu la vie de Cervantès, ses

difficultés à vivre et à trouver le succès. C'est très réussi avec une remarquable utilisation de quelques accessoires qui leur servent de décor. La table se transforme en tribunal ou en bateau, les différents lieux sont habilement et efficacement suggérés. Après le spectacle, nous avons juste le temps de dîner avant d'entendre nos comédiens anglais jouer des scènes de Shakespeare.



Ernesto Luis Filardi (Cervantès) et Iria Marquez Rodriguez (la sœur de Cervantès)



20h. Scènes de quelques-unes des célèbres pièces de Shakespeare. Les acteurs, Catherine Pugh et Ashley Bayliss, mettent surtout en relief la veine comique du dramaturge. J'ai un peu de mal à suivre, la langue de Shakespeare n'étant pas très facile. Mais je suis particulièrement amusée cependant par une scène d'*Henri V* dont je n'avais pas souvenir, où le roi anglais est confronté à la jeune Française qu'il va épouser. Elle essaie de parler en anglais et lui en français, mais ils ne se comprennent pas...

Ashley Bayliss et Catherine Pugh

Samedi 7 septembre. Nous séjour à Iasnaïa Poliana touche à sa fin. L'après-midi, nous nous retrouvons pour une dernière table ronde. Vladimir Tolstoï fait le point. Il constate avec plaisir notre enthousiasme à tous : nous avons envie, à l'unanimité, de renouveler cette inoubliable expérience. Vladimir, conscient qu'il faudra à chacun du temps pour trouver des financements et accueillir le festival, est prêt, l'année prochaine, à recevoir de nouveau organisateurs et artistes à Iasnaïa Poliana. Il souhaite engager dans le projet les sociétés d'amis des auteurs, ce dont nous nous réjouissons puisque nous sommes la seule association de ce type pour l'instant. Il suggère à tous d'être attentifs aux productions d'opéra et de théâtre inspirées par nos sept génies. Un colloque d'universitaires et de chercheurs spécialistes des auteurs est envisagé. Il faudrait, ajoute Vladimir, tenter de trouver des personnalités très médiatisées pour faire parler du festival. D'ores et déjà, nous apprend-il, une école, intéressée par notre manifestation, est prête à organiser des leçons sur les sept auteurs durant une semaine. Des conférences sont prévues dans les Universités de Tula.

Je remarque à quel point nos objectifs, aussi bien ceux de la Société des Amis de Victor Hugo que ceux de l'Association pour le *Festival Victor Hugo et Égaux* sont semblables à ceux qui viennent d'être exprimés : faire aimer la littérature à un large public et montrer pour cela toutes les formes sous lesquelles les œuvres des auteurs sont diffusées. Nous sommes déjà à l'affût de tout ce que les opéras et les théâtres programment en rapport avec Hugo : pourquoi ne pas le faire aussi pour les autres auteurs ? Il serait en effet fructueux d'échanger des informations. Nous sommes prêts à travailler activement au développement de ce beau projet, en tâchant d'y intéresser les musées Victor Hugo – l'union fait la force – et en tâchant d'aller trouver des responsables politiques pour leur parler du Jardin des génies.

Carmen se demande comment persuader ses supérieurs hiérarchiques de financer un tel projet. Ils me demanderont, dit-elle, quel est l'intérêt pour le musée ?

Mark revient sur le projet de site et pense qu'il faut d'abord se concentrer sur sa mise en place et son développement. Il souhaite que chacun réfléchisse aux objectifs que nous nous fixons. Vers quel public s'orienter ? Quelles méthodes utiliser ? Nous nous promettons de tous nous mettre au travail dès notre retour dans nos pays respectifs.

Le soir, les comédiens nous proposent des lectures. Un acteur très célèbre en Russie, Vassili



Vassili Lanovoï répond aux journalistes

Lanovoï, vient raconter des souvenirs de tournage qui font beaucoup rire nos amis russes puis lit un extrait de *Guerre et Paix*. Maria Teresa nous dit par cœur un extrait très anticlérical du *Paradis* qui nous révèle un aspect moins connu de Dante ; Joahnnes Geisser lit un passage de *Faust* et, sans comprendre, j'entends le texte de Goethe qui prend une tonalité agréable mis en relief par la belle voix de Johaness ; Noel O'Grady chante et nous enchante encore avec une mélodie

aimée de Joyce (les héritiers de l'écrivain interdisant qu'on lise ses œuvres en public) ;

Ernesto Luis Filardi et Iria Marquez Rodriguez lisent des extraits de *Don Quichotte* ; Catherine Pugh et Ashely Bayliss lisent deux lettres et un poème de Shakespeare ; Yann Coeslier donne vie au généreux petit Gavroche qui abandonne son châle de laine bien chaud à une mendiante et décide de protéger deux enfants rencontrés dans la rue grelottant et affamés.

22h. Nous nous retrouvons tous au restaurant de l'hôtel pour un dîner festif, le dernier de ce festival. Vladimir lance le premier toast. D'autres suivent. Johannes et Noël chantent. L'ambiance est joyeuse. Johannes continue à jouer de la guitare et certains de nos amis se mettent à danser ; on fait des vœux et on trinque, selon la coutume russe ; puis on échange nos adresses électroniques et postales. Comme nous voulons dormir un peu, nous partons vers minuit et demi alors que d'autres continueront jusqu'au matin à chanter et à danser.



8 septembre. 9h. C'est le moment des adieux. On fait des photos. Au lieu du traditionnel « cheese », Mark demande qu'on dise : « Joyce ». Rire assuré. Ne voulant pas être en reste les autres prennent aussi des photos du groupe en demandant tour à tour qu'on dise : « Goethe », « Dante », « Cervantès », « Shakespeare », « Tolstoï », « Hugo ». On s'embrasse en se promettant de garder le contact et on se répartit dans les deux bus qui nous attendent. Certains iront directement à l'aéroport, d'autres repartiront vers Moscou. On nous a appris que l'actrice

anglaise, Catherine Pugh, a chanté dans la nuit avec une voix magnifique le célèbre air de Fantine, celui qui a rendu célèbre Susan Boyle. Nous regrettons d'avoir manqué ça et aimerions que Catherine le rechante pour nous dans le bus qui nous conduit à l'aéroport. Mais épuisée par sa nuit blanche, elle dort tout au long du trajet. Ce sera pour une autre fois.



Dans le domaine de l'art, pas de compétition ni de guerre, surtout quand il n'y a, comme au Jardin des génies, ni couronne ni laurier à attendre mais seulement le bonheur de participer à des moments très forts. Seulement la volonté de mieux comprendre la complexité du monde ; seulement le besoin de créer ce supplément de vie bien mystérieux qui émane d'un roman, d'une pièce de théâtre, d'un tableau, d'un opéra ; ou de faire partager aux autres son bonheur de lecteur ou de spectateur. Vivent Dante, Shakespeare, Cervantès, Goethe, Tolstoï, Joyce, Victor Hugo ! Sans oublier tous les autres...

Danièle Gasiglia-Laster

Quelques citations des génies sur les génies :

Vous lisez Aristophane. Je comprends cela très bien, et ce que je lis quoique plus moderne, est dans le même genre – Don Quichotte, Goethe et, ces derniers temps, tout Victor Hugo. [...] Avez-vous lu, dans ses œuvres complètes, ses articles de critique ? Tout ce qu'on raconte chez nous sur l'art depuis dix ans, et qu'on continue de servir à tort et à travers, tout cela a été exprimé par lui voici trente ans, et de telle façon qu'il n'y a pas un mot à ajouter ou à retrancher. (Tolstoï, lettre au poète A.A. Fet)

Tous déchirent Hugo. Lui qui dit dans le dialogue de la Terre avec l'Homme :

L'Homme : Je suis ton roi.

La Terre : Tu es ma vermine.

Eh bien, pourquoi n'ont-ils pas su écrire cela ? (Tolstoï à Strakhov, 21 avril 1877)

C'est un des écrivains qui me sont le plus proches. (Tolstoï, un an et demi avant sa mort, à propos de Hugo³)

Dante a construit dans son esprit l'abîme. Il a fait l'épopée des spectres. Il évide la terre ; dans le trou terrible qu'il lui fait, il met Satan. Puis il la pousse par le purgatoire jusqu'au ciel. Où tout finit, Dante commence. Dante est au-delà de l'homme. Au-delà, pas en dehors. Proposition singulière, qui pourtant n'a rien de contradictoire, l'âme étant un prolongement de l'homme dans l'indéfini. [...] qu'importe à Dante que vous ne le suiviez plus ! Il va sans vous. Il va seul, ce lion. Cette œuvre est un prodige. Quel philosophe que ce visionnaire ! quel sage que ce fou ! (Victor Hugo, William Shakespeare, 1864)

Comme Jean Goujon, comme Jean Cousin, comme Germain Pilon, comme Primatice, Cervantes a en lui la chimère. De là toutes les grandeurs inattendues de l'imagination. Ajoutez à cela une merveilleuse intuition des faits intimes de l'esprit et une philosophie inépuisable en aspects qui semble posséder une carte nouvelle et complète du cœur humain. Cervantes voit le dedans de l'homme. Cette philosophie se combine avec l'instinct comique et romanesque. De là le soudain, faisant irruption à chaque instant dans ses personnages, dans son action, dans son style : l'imprévu, magnifique aventure. (Victor Hugo, William Shakespeare, 1864)

Dans Shakespeare, les oiseaux chantent, les buissons verdissent, les cœurs aiment, les âmes souffrent, le nuage erre, il fait chaud, il fait froid, la nuit tombe, le temps passe, les forêts et les foules parlent, le vaste songe éternel flotte. La sève et le sang, toutes les formes du fait multiple, les actions et les idées, l'homme et l'humanité, les vivants et la vie, les solitudes, les villes, les religions, les diamants, les perles, les charniers, le flux et le reflux des êtres, le pas des allants et venants, tout cela est sur Shakespeare et dans Shakespeare, et, ce génie étant la terre, les morts en sortent. Certains côtés sinistres de Shakespeare sont hantés par les spectres. Shakespeare est frère de Dante. L'un complète l'autre. Dante incarne tout le naturalisme, Shakespeare incarne toute la nature ; et comme ces deux régions, nature et surnaturalisme, qui nous apparaissent si diverses, sont dans l'absolu la même unité, Dante et Shakespeare, si dissemblables pourtant, se mêlent pas les bords et adhèrent par le fond ; il y a de l'homme dans Alighieri et du fantôme dans Shakespeare. La tête de mort passe des mains de Dante dans les mains de Shakespeare ; Ugolin la ronge, Hamlet la questionne. (Victor Hugo, William Shakespeare, 1864)

³ J'emprunte ces citations de Tolstoï à l'excellent article de Michel Cadot : « Léon Tolstoï, lecteur et traducteur de Victor Hugo », dans *Le Rayonnement international de Victor Hugo*, Peter Lang, 1989, p. 169.

